

Qui suis-je pour vouloir changer le monde ?

CYNTHIA FLEURY

ISABELLE DE GAULMYN¹ : Au début de votre dernier ouvrage, *Ci-gît l'amer. Guérir du ressentiment*², vous écrivez : « Il y a ici une décision, un parti pris, un axiome : ce principe intangible, cette idée régulatrice, c'est que l'homme peut, que le sujet peut, que le patient peut. » Il suffit donc de pouvoir aujourd'hui ?

CYNTHIA FLEURY³ : Ce n'est pas une provocation, mais cela reste néanmoins une décision morale, presque un pari. Je voyais bien l'aspect biaisé de ma proposition, puisque je ne nie absolument pas la réalité des conditions objectives, du ressentiment, de la difficulté, de la souffrance, de la colère, de l'envie de vengeance. Nous connaissons tous la réalité de la psychodynamique, c'est-à-dire l'impact du milieu qui nous entoure. Le sujet n'est pas hors-sol, il est investi par ce milieu. Si ce milieu est toxique, s'il vient chaque jour remettre le sujet dans sa vulnérabilité, ce dernier en subit l'impact, bien évidemment.

Sans nier cette réalité, je fais le pari de dire que le sujet peut choisir entre le déterminisme total et la possibilité éventuelle d'un pas de côté, d'une liberté pour qui s'extrait de cette détermination socio-économique, culturelle, psychique. Je ne saurais nécessairement en fournir la preuve, mais, dans ma pratique clinique, j'observe ces deux attitudes et je ne sais pas pourquoi certains patients restent enlisés dans la souffrance. Est-ce parce qu'ils ne peuvent pas en sortir ou qu'ils ne veulent pas ? Parfois, c'est clair, parfois c'est plus compliqué. Moi, en tant que soignante, dois-je me positionner, pour le soigner, du côté « le sujet ne peut pas » ? Est-ce

¹ Isabelle de Gaulmyn est rédactrice en chef du journal *La Croix*.

² Gallimard, 2020.

³ Philosophe et psychanalyste, Cynthia Fleury est professeur au Conservatoire national des arts et métiers.

ainsi que je vais produire un accompagnement le plus vigoureux possible ? J'ai bien conscience qu'il y a une décision morale, celle que l'homme peut. Malgré tout, même si l'homme peut, il n'est pas seul responsable, et c'est à nous tous, individus et collectivités, d'y travailler. Le livre redonne l'obligation aux institutions de faire leur part pour accompagner les individus dans une démarche capacitaire, mais il y a aussi un impératif moral individuel de se dire « je dois pouvoir » et d'agir en sorte. Mon engagement est politique, du côté de l'éducation et du soin, et j'accompagne l'individu pour qu'il aille vers ses capacités, qu'il valide le fait que c'est possible.

ISABELLE DE GAULMYN : Nous sommes dans une société où l'on demande de plus en plus de protection à l'État. Est-ce un frein à l'engagement ? N'y a-t-il pas tendance à la victimisation ?

CYNTHIA FLEURY : C'est tout le problème, car la reconnaissance de la souffrance est nécessaire au sujet, sinon, il a le sentiment inique d'une double peine. La question est de savoir si la vérité psychique d'un sujet est au même endroit que la vérité politique, historique, voire juridique. Je pense que non. Pour un sujet, il est dangereux de considérer que, psychiquement, il est victime. C'est nécessaire dans un premier temps, mais, pour en sortir, il va devoir se positionner ailleurs. Les théoriciens d'une grande école de psychodynamisme, d'interactionnisme – ou de ce qui a donné lieu aux TCC (thérapies comportementales et cognitives), les thérapies brèves, l'école de Palo Alto –, ont un personnage emblématique pour l'expliquer, le baron de Münchhausen. Dans le texte de Paul Watzlawick consacré au baron¹, il est écrit : « Le baron arrive avec son cheval, il doit sauter la mare et il tombe dedans. "Mon Dieu, il a fallu que je tire par les cheveux moi et mon cheval pour m'en sortir." » Se tirer soi-même de la mare.

Ce seuil qualitatif de la sortie, comment le franchit-on ? Ce n'est pas écrit à l'avance, cela se fait avec un tiers résilient ou pas, toujours avec une part active de soi-même, même minuscule. La difficulté est à la fois de reconnaître le fait qu'on a subi quelque chose et d'aller chercher un caractère actif qui n'a pas été atteint ou qui va pouvoir se retrouver. La vérité du traumatisme est que ce pouvoir agent est atteint. Je crois au travail des tiers résilients, que ce soient des amis, des thérapeutes, des livres, une idée, un souffle, une odeur, se retrouver devant la mer, aller se bagarrer avec le sport, marcher, mais on n'est parfois plus capable de saisir ces petits chemins-là et c'est là que l'autre peut être une aide. Je fais le pari que c'est possible. Nous avons peur de l'avenir, nous sommes dans un monde de grandes incertitudes alors même qu'il ne supporte ni l'incertitude ni le risque. C'est un monde de l'ultra-performance, de l'injonction à la performance, ce qui est difficilement compatible avec l'incertitude qui nécessite une certaine souplesse. On ne peut pas tenir des objectifs intenable parce que le monde va chavirer.

¹ *Les Cheveux du Baron de Münchhausen*, 1988, trad. Seuil 1991.

ISABELLE DE GAULMYN : Vous parlez de la solastalgie¹, des imaginaires d'effondrement.

CYNTHIA FLEURY : La solastalgie n'est pas que l'effondrement, mais le fait d'avoir perdu le lien avec la nature qui nous permettait de nous restaurer. Non seulement nous sommes abandonnés par les autres, mais la planète aussi nous abandonne. La crise de confiance nous atteint et c'est un cercle vicieux, moins il y a de confiance, moins il y a une envie d'engagement, ce qui diminue encore la confiance. Faire rupture est nécessaire. Ceux qui sont les moins atteints se forcent, s'obligent à l'engagement pour redonner un peu de résilience à ceux qui sont plus vulnérables et leur faire redécouvrir leur puissance d'agir. C'est dans cette solidarité que l'engagement va pouvoir se faire. Une fois qu'on a remis le pied dans l'engagement, il y a une fonction résiliente et même thérapeutique, car c'est un vitalisme qui nourrit et rappelle au sujet sa puissance. L'engagement avec un sens très extensif, au sens très freudien d'investissement libidinal, c'est-à-dire la manière dont j'investis le monde, dont je porte mon désir vers autre chose que moi.

Dans *Les Irremplaçables*², j'essayais de dire que nous vivons dans un monde de réification, de chosification. La réification, c'est le fait de considérer le sujet non comme un être mais comme un instrument, un objet, *res*. La réification est un rapport à l'autre qui ne prend pas en considération son altérité. Elle produit des systèmes pervers, productivistes, quantitatifs. Le monde néolibéral charrie fortement cette rationalité instrumentale. Le souci de cette rationalité rend les gens malades, ils tombent en *burn out*, premier étage de la fusée, qui est l'expression d'une érosion, d'un désenchantement très fort. Quand ces individus ont le sentiment d'être remplaçables, qu'ils ont acté la réification, ils n'ont que deux chemins : soit ils basculent dans la dépression totale, passage à l'acte contre eux-mêmes, soit dans le passage à l'acte contre autrui. Dans les deux cas, ils ne seront plus à même de défendre l'idéal démocratique. Si vous êtes cynique, comme nous sommes 7,5 milliards d'individus, vous pouvez considérer qu'après tout, les politiques néolibérales détruisent les individus. C'est grave, certes, mais comme nous sommes nombreux, ce n'est pas si terrible. Pour dépasser le cynisme, il faut expliquer que cela ne fait pas que détruire des individus, mais que ces individus détruits ne pourront pas défendre l'état de droit et qu'ils basculeront soit dans un système autoritaire soit dans un phénomène de désinvestissement total. L'état de droit est absolument lié à la préservation du sentiment d'irremplaçabilité au sens moral du terme – pas au sens mégalomane –, à la conscience d'être actif, agent, responsable, capable d'engagement.

ISABELLE DE GAULMYN : On a vu naître de nouvelles formes d'engagement. Si on parle des Gilets jaunes, est-ce une manière de s'engager ou d'être simplement contre ?

¹ La solastalgie ou éco-anxiété est une détresse profonde causée par les changements perçus comme irréversibles de notre environnement.

² Gallimard, 2015.

CYNTHIA FLEURY : Généralement, dans chaque mouvement, on trouve tout le spectre. Chez les Gilets jaunes, il y a eu certainement, à la fois chez les individus et à l'intérieur même d'un individu, quelque chose de l'ordre du ressentiment mais aussi de l'engagement. Il suffisait d'écouter et de voir : ils se sont constitués, ont organisé des commissions autogérées, se sont donné rendez-vous tous les samedis sur les ronds-points, se sont dédiés à cette action politique commune et, par ailleurs, nous avons vu des images de débordement. Nous avons vu l'ensemble du spectre. Quand on interrogeait ceux qui voulaient représenter les Gilets jaunes, on pouvait constater une volonté de prise de parole, de plaider, de politique, de mouvement social.

ISABELLE DE GAULMYN : Mais cela n'a pas abouti.

CYNTHIA FLEURY : Je ne suis pas d'accord, cela a abouti. L'engagement a existé, ce n'est pas nul, cela a produit quelque chose et cela produira, avec d'autres, quelque chose qui va advenir. C'est important de comprendre qu'une action politique historique se déroule sur du temps long. Un nouveau mouvement naîtra peut-être, mais il en sera nourri, il en sera le continuateur. C'est un travail à plusieurs, il n'y a pas un événement qui va surgir et détenir l'alpha et l'oméga de l'histoire. On construit une histoire ensemble. Je trouve que c'est faux, intellectuellement parlant, et indigne moralement d'affirmer que cela n'a pas abouti. De manière épistémologique, c'est ne rien comprendre à ce qu'est une action historique. Les Gilets jaunes ont agi, agissent, agiront peut-être avec d'autres. En revanche, tout mouvement ne peut pas être considéré comme un mouvement social. La violence et le ressentiment visibles aujourd'hui ne sont pas valables comme leviers de la transformation politique. Alors que la sublimation du ressentiment produit un mouvement historique dont j'ai envie d'être, le ressentiment, comme mouvement historique, produit quelque chose qui a déjà existé, qui existera encore, qu'on connaît et qui nous entraînera dans dix ans de régression, dangereuse et dramatique. C'est important d'éviter et d'empêcher que cela n'arrive.

ISABELLE DE GAULMYN : Y a-t-il un lien entre engagement individuel et engagement collectif ?

CYNTHIA FLEURY : Il n'y a pas d'obligation de cohérence. Freud nous parle de répartition « opportune » de l'énergie libidinale. L'énergie n'est pas providentielle au sens divin du terme. Nous avons tous de l'énergie et à trop être en non-cohérence, à ne pas faire converger les engagements personnels et collectifs, on se heurte à un petit épuisement. Il n'y a donc aucune obligation de cohérence si ce n'est son propre intérêt. Nous sommes dans des sociétés individuelles et cette valeur de l'individualisme est différente de la citoyenneté, mais on ne peut pas la dissocier intégralement de la notion de citoyenneté. Les citoyens très vertueux, qui oublient totalement l'individu qu'ils sont, sont rares, parce que c'est un idéal éthique de sagesse très fort et quasiment anti-moderne. En effet, les valeurs de la société actuelle laissent une

large place à l'individu. Plutôt que de simplement investir dans l'intérêt collectif, on va tenter une convergence entre l'intérêt général et un peu d'intérêt particulier. Si certains se sentent l'ambition, la vocation, le courage, l'appétence d'aller sur le seul terrain de l'intérêt général, je les remercie, en espérant qu'ils en inspirent d'autres. Je reste une théoricienne du moindre mal et un peu de l'humilité. C'est déjà bien si on peut faire converger des engagements qui prennent en considération un peu d'engagement personnel, mais aussi un engagement qui vient s'interroger sur la question du partage, qui vient résonner au niveau collectif. Je ne voudrais pas que, sous prétexte de mettre la barre trop haut, on ne la mette pas et on n'y aille pas. Je me méfie des éthiques maximalistes de pureté, car elles produisent souvent de l'alibi pour ne rien faire.

ISABELLE DE GAULMYN : Une notion est peu présente dans votre livre : la fraternité. Vous en parlez de façon assez pessimiste avec l'histoire de Caïn et Abel. N'est-ce pas un élément important pour l'engagement ?

CYNTHIA FLEURY : C'est quoi la fraternité ? Ce grand épisode biblique dit quelque chose, mais n'évoque pas la vérité du sentiment universaliste qui nous rattache à la condition humaine, bien au-delà de la fratrie. Je crois à cette fraternité universelle d'esprit, de cœur, de valeurs, qui n'est pas celle du clan, de l'ethnie, du sang. Sans faire de querelle de mots, on parlerait de confiance, de solidarité, qui se jouent, cet *affectio-societatis* que nous pouvons vivre les uns avec les autres, ce vivre ensemble, ces affinités électives, cette volonté d'avoir des dépendances choisies. Nous sommes interdépendants, nous ne sommes pas autonomes, nous fonctionnons sans cesse les uns avec les autres, mais nous essayons d'avoir des rapports qualitatifs, réciproques, co-émancipateurs. Ces émancipations réciproques demandent la conscientisation d'une fraternité. Un des univers d'expérimentation de ces fraternités, c'est l'engagement dans l'action, une manière incarnée de vivre cette fraternité.

ISABELLE DE GAULMYN : Cet engagement doit-il être encouragé par l'État ?

CYNTHIA FLEURY : Oui, et il l'est. L'État, non pas au sens de gouvernement, mais des grandes et vieilles institutions françaises. Nous avons un corps associatif, avec la loi de 1901, très prolifique. C'est un outil simple, mais important, qui permet de s'engager financièrement avec une restitution par l'impôt. Il y a une tradition française d'éducation populaire, d'universités populaires, de société civile. Quantité d'outils pourraient être utilisés et s'étendre aux moins de 18 ans, avec des projets collectifs dans les écoles, le service public universel, etc.

C'est avec l'éducation que tout commence. Si on invite tous les élèves, depuis la maternelle jusqu'au lycée et au-delà, à produire un projet collectif avec les autres et à destination des autres, cela va les nourrir, créer un *ethos*, un *habitus* particulier. On le fait déjà et on pourrait le faire davantage. L'école et l'éducation tout au long de la vie nous enseignent des contenus essentiels de savoir – méthodologie, technicité,

humanités – et un savoir-être. Les êtres humains arrivent à l'école avec les vulnérabilités qui sont les leurs et il faut prendre en charge ces êtres dans leur globalité.

Débat

TABLE DES QUESTIONS¹ : *Que diriez-vous à un jeune de 18 ans qui voudrait changer le monde et qui douterait de pouvoir le changer ?*

CYNTHIA FLEURY : J'avoue que si l'envie est là et que le problème n'est que le doute, tout va bien. Le problème est souvent en amont, avec le rejet, le désenchantement, le sentiment d'effondrement, qui habitent certains jeunes adultes et peuvent provoquer des dépressions intenses. Pour ceux-là, c'est compliqué, il faut les accompagner, ils ont souvent eu des soucis de drogue, d'alcool, quantité de choses qui font que le sujet est en dépossession de lui-même. Cela prend du temps, il n'y a hélas aucune recette. Cet accompagnement est possible et pas seulement thérapeutique, on le remet sur le chemin de la construction de la compétence. Ce sont souvent des jeunes qui ont perdu la discipline, ne savent plus travailler, se concentrer. Il y a des choses concrètes à remettre en place, avec parfois un côté « aide aux devoirs », parce que la perte de confiance ne s'est pas simplement jouée sur le fond, au sens de sens, d'effondrement du monde, mais qu'ils se sont petit à petit dessaisis des outils de compétences qui auraient dû être les leurs, à l'école, à l'université. Notre monde passe par la diplomation et la qualification. Il faut les remettre sur le chemin de la qualification sociale, les accompagner dans une normalisation, non pas pour les normer, mais pour leur donner le sentiment qu'ils vont pouvoir faire quelque chose à partir d'une compétence. C'est un accompagnement holistique, pas uniquement thérapeutique.

– Certains, parmi les aînés disent qu'ils sont désolés de l'état du monde qu'ils laissent. Cette génération se sent coupable. Cette culpabilité est-elle pertinente ? Que répondre ?

CYNTHIA FLEURY : Ce n'est pas totalement faux. Quand on fait l'historiographie de la question environnementale au sens de la prise de conscience de cette question, on voit que cela a mis un temps infini. Dès 1850-70, parallèlement à la révolution industrielle, paraissent les premiers textes écrits par des philosophes, des poètes, des écrivains qui se saisissent du sujet. On assiste ensuite à la création des grands parcs nationaux, puis les politiques s'en emparent, avec plus tard les grands Sommets de la terre, ainsi que les économistes, les médias. Il s'est bien passé un siècle pour que la conscientisation soit à ce point-là consensuelle, sachant que nous ne sommes pas

¹ Pierre-Yves Le Priol et Arnaud Broustet, administrateurs des Semaines sociales de France, relayaient les questions des participants.

pour autant dans un engagement. Ceux qui aujourd'hui se désignent comme coupables sont aussi les enfants de cette conscientisation. Cette culpabilité, nous la portons à plusieurs.

ISABELLE DE GAULMYN : Mais n'est-elle pas un frein ?

CYNTHIA FLEURY : C'est tout l'enjeu. Si cette culpabilité est utilisée comme un alibi pour ne pas nous accompagner, nous, nouvelles générations, et ceux qui vont arriver dans un autre destin, c'est dommage. On peut commencer autre chose, ce qui est en train de se passer. Vous avez sur les territoires français et internationaux quantité de personnes qui ont basculé dans des engagements dits alternatifs alors qu'ils ne sont pas du tout alternatifs. S'ils ont cette conscience-là, il faut leur dire qu'il y a un chemin simple, un engagement écolo-social à faire et qui n'attend qu'eux. La possibilité de se saisir de cette dynamique existe et elle est passionnante. Ce n'est pas de la renonciation, ni du sentiment de perte, ni de la coercition, et la démarche d'innovation derrière la transition sociale et écologique est pertinente. Il y a une vérité de création, d'émergence, de liberté, car s'engager, c'est aussi de l'initiative. Vous avez un protocole au départ, puis vous le suivez, le détournez, vous vous rendez compte qu'il est obsolète, donc vous le transformez.

– *Vous évoquez l'homme créateur, qui se crée comme sujet, créateur de liens. Pouvez-vous préciser ce que vous mettez derrière ce concept ?*

CYNTHIA FLEURY : Je vois à quoi vous faites référence. On parle là de l'*agency*, le fait d'être agent, d'être sujet. Nous sommes dans ce qu'on appelle en philosophie morale et politique une théorie de l'action, qui passe par une œuvre qui, prise au sens large, est de la création, un acte de transformation, pas nécessairement artistique, mais faite d'un travail, d'un engagement. Elle porte une dynamique : avant que le sujet n'arrive, il y avait ceci, puis le sujet arrive et il se produit cela. Cette différence, cette valeur ajoutée, ce supplément est porté par l'action des hommes. C'est cela qu'on peut appeler l'homme créateur : nous faisons advenir au monde des pans de réel, des possibles qui, par notre engagement, vont se cristalliser, former des choses qui sont nécessaires pour vivre parce qu'on s'en nourrit. On avance petit à petit, on construit le monde avec le réel qui se présente.

ISABELLE DE GAULMYN : Cet acte créateur de l'homme est-il suffisamment mis en valeur ?

CYNTHIA FLEURY : Nous avons peut-être, dans les trente dernières années, produit des récits ayant une vision réifiante de la transformation du monde par le productivisme, la monétarisation et non pas par le soin. Notre monde a dévalorisé toute une série d'actions pour en survaloriser d'autres. Cette survalorisation de ces autres actions, il n'est pas certain qu'elle crée un monde vivable, habitable, souhaitable. Nous nous réveillons de cette période d'utopie néolibérale.

ISABELLE DE GAULMYN : C'est peut-être le sens de la découverte des emplois invisibles que nous avons vécue avec la crise sanitaire.

CYNTHIA FLEURY : Oui, nous voyons bien à quel point ces métiers tiennent la société et comment l'investissement dans le soin, dans l'éducation, dans la culture, est une valeur qui n'est pas superfétatoire. C'est là où se situe le caractère gouvernable de notre société. La préservation de l'état de droit est vraiment là.

– *On évoque souvent l'image du colibri qui part éteindre l'incendie du monde avec son petit bec. Le colibri catholique, chrétien ou croyant ou se réclamant de la doctrine sociale de l'Église, est-il utile au monde ?*

CYNTHIA FLEURY : Sans aucun doute, car le colibri s'auto-protège du fait que, dans un moment d'effondrement, il est protégé par son action. Qu'il réussisse ou non n'est pas le problème. Qu'est-ce qui va se sédimenter avec autrui, comment cette part va s'agréger à d'autres ? Personne n'a l'histoire a priori de cette dynamique. Donc, on fait sa part, ce qui n'empêche pas la stratégie, ni de se poser des questions sur l'amplitude et l'efficacité de son action. Mais elle ne s'annule pas, même si je n'en perçois pas immédiatement l'impact. C'est dans un deuxième temps, étant revitalisé, restauré par cette action, que je pourrai envisager d'en augmenter l'impact.

Hans Jonas a théorisé la nécessité de mettre en place des éthiques politiques, collectives, en considérant que nous étions dans un monde où la seule action individuelle éthique ne pouvait plus être paradigmatique, parce qu'on est dans une théorie des grands nombres. Il n'empêche que quantité d'individus se trouvent derrière les grands nombres, et que c'est donc une histoire de dosage. De fait, personne ne sait quand le quantitatif de ces individus additionnés les uns aux autres fait basculer et produit un effet seuil.

ISABELLE DE GAULMYN : Une enquête a montré que ceux qui commencent par trier leurs déchets sont aussi ceux qui s'investissent dans des grands mouvements écologistes.

CYNTHIA FLEURY : En fait, c'est une transformation globale de l'être. On fait chaque jour quelque chose comme un *ethos*, un geste qui devient naturel et, suivant sa puissance, son influence, on voit comment renforcer son action.

– *Comment faire place à la parole des plus faibles ?*

CYNTHIA FLEURY : Quelle est la parole de ceux qui sont stigmatisés par une vulnérabilité sociale, ou celle des plus âgés ? Je dis sociale parce que c'est ainsi qu'on la perçoit. Nous avons une vulnérabilité ontologique en partage et puis nous avons des vulnérabilités de corps. La chaire Humanité et santé du Conservatoire national des arts et métiers a un pendant universitaire, la chaire de philosophie à l'hôpital du GHU Paris Psychiatrie et neurosciences. Ces deux chaires sont reliées et travaillent à des approches capacitaires de la vulnérabilité, essaient de co-concevoir avec les plus âgés, ou les porteurs de handicaps, de maladies chroniques, psychiques, d'améliorer

l'inclusivité de la norme grâce à leurs points de vue pour que cette norme soit la moins discriminante et stigmatisante possible. Par ailleurs, ces territoires d'hyper-vulnérabilité sont des territoires d'hyper-contrainte et sont nécessairement des territoires d'innovation. À partir du moment où on arrête de moraliser la question de la vulnérabilité, de la qualifier ou de la disqualifier, on la prend simplement de façon mathématique, en se demandant quelle est l'équation. Cette équation est de l'hyper-contrainte qui nous oblige à penser différemment et à produire du concept. Dans la vulnérabilité, il y a les théories de la conception, une invention de concepts, de la créativité. Dans notre chaire, nous essayons de construire cela, nous travaillons donc nécessairement avec eux pour avoir ces nouvelles approches d'intelligence.

– *Suis-je inutile si je ne m'engage pas ?*

CYNTHIA FLEURY : Non, nous naissons avec des droits, des caractères inaliénables et une dignité. Nous avons cette dignité de l'homme, qui n'a pas besoin d'utilité sociale et se suffit en elle-même. Cette dignité irréductible nous préserve de nous sentir obligés d'être dans un schéma social de ce qu'est l'utilité. De plus, j'appelle chacun à beaucoup d'humilité, car il est très rare d'être inutile socialement. L'inutilité totale n'existe pas. Nous sommes cernés soit par une utilité volontaire, soit par une utilité involontaire.

– *Deux notions nouvelles : l'amitié sociale, préconisée par le pape François dans sa dernière encyclique et la notion d'affectio-societatis. Pouvez-vous affiner leur sens et nous préciser en quoi elles diffèrent de la fraternité ?*

CYNTHIA FLEURY : L'*affectio-societatis*, c'est simplement ce sentiment civique, de cohésion sociale, de solidarité, de communauté, qui est aussi vieux que la philosophie politique et morale. Il y a plusieurs théories de l'*affectio-societatis*, républicanistes ou libérales, mais ce qui est certain, c'est qu'une communauté ne peut pas tenir sans. Cette notion a toute une histoire dans l'archaïque humain car l'humain ne peut pas fonctionner sans elle. C'est ce qui est au cœur d'une société, le capital social, quelque chose de plus basique que les amitiés électives, une sorte de confiance qui n'est plus ascensionnelle.

Concernant l'amitié sociale, on pourrait reprendre la notion aristotélicienne de la *philia*, une amitié un peu plus que sociale. L'*affectio-societatis* se situe un peu en-deçà de l'amitié sociale. L'amitié a besoin d'un engagement totalement volontaire, la société en revanche peut fonctionner avec un civisme plus léger, mais un sentiment civil nécessaire pour nous protéger les uns les autres.